

n'avoir pas confiance dans ses oraisons. Elle se disait encore : dans deux ou trois jours, nous aurons le bonheur de voir arriver ce fidèle serviteur.

Elle cacha cette lettre ; car la nouvelle de la maladie du petit Baptiste causée par le chagrin que lui avait causé l'accusation qui avait pesé sur lui, aurait pu aggraver le triste état de son père.

Le lendemain, le médecin s'aperçut que la fièvre céda à ses soins et devenait moins intense ; il conçut quelqu'espoir.

Deux jours après, petit Baptiste arriva dans une voiture que lui avait envoyée Delle. Mary.

Il était pâle, un peu amaigri ; mais, son œil abattue sembla se raminer à la vue de sa jeune maîtresse, qui vint lui aider à débarquer. En lui tendant la main, ses yeux se remplirent de larmes, et il garda, un instant, le silence. Quand il put parler, il demanda aussitôt : Comment est Monsieur votre père ? Dieu l'a conservé à votre tendresse, j'espère ?—Mary répondit par un sourire où la tristesse se mêlait à la joie ; et ils entrèrent tous deux.

Alors se passa la scène la plus attendrissante. Petit Baptiste en arrivant auprès du lit de douleur de son maître, se jeta à son cou, comme un enfant se serait jeté au cou de son père. Le maître et le serviteur se tinrent pressés dans les bras l'un de l'autre, pendant quelques minutes, sans pouvoir proférer une seule parole. Mais ce silence en disait plus que les paroles les plus énergiques, que le discours le plus éloquent. Dans ce mutet langage, le maître avait supplié son serviteur de lui pardonner, le serviteur avait protesté à ce maître qu'il ne se rappelait plus que les bons services qu'il en avait reçus.

*Les habitants.—Quel noble cœur, que celui de ce jeune homme !*